

Un nouveau fragment d'Archiloque

Par *François Lasserre*

La restitution que nous proposons ici a pour point de départ Oxy. Pap. 211, fr. e (II 74 s. Grenfell-Hunt), textuellement reproduit ci-dessous:

.....
]λλ[
]ικαν[
]ευσθ[
]ον λεγ[
5]απιω[
]ρχιτρο[
]αρχιλ[
]τησ.[
]φεν[
.....

Ce fragment, avec 8 autres plus ou moins mutilés, appartient à un papyrus de la fin du II^e siècle après J.-C. dont les 17 colonnes immédiatement utilisables contiennent, non sans lacunes, les scholies de Φ 1–363. On a sans peine reconnu leur appartenance au groupe BTGen. auquel elles apportent souvent de précieux compléments: on en trouvera précisément ici un exemple. S'appuyant sur la ligne 7 de notre fragment, Crönert, *Archiv für Papyrusforschung* 1 (1901), 535, avait déjà signalé la présence d'une citation d'Archiloque mais on n'a pas essayé depuis, à notre connaissance, de la reconstituer.

Commençons par le passage d'Homère: 2]ικάν[ει renvoie au texte traditionnel de Φ 522 où schol. A indique *γράφεται ἰκηται*. En comptant provisoirement 25–30 lettres par ligne, chiffre moyen pour les colonnes I–XVII, il faut encore 5–10 lettres pour revenir sous le *ι* de *ικάνει*, quelle que soit la position des marges. Schol. Gen. s'arrêtant au γ. 499 n'entre plus en ligne de compte, schol. B 523 et 526 est inutilisable; en revanche schol. AT 528 donne *πεφυζότες · ὄθεν ἄφυζαν τὸν λέοντα Ἡσίοδός* (fr. 235 R) *φησιν* (sic A: *εἶπεν* T) et schol. B *ibid.* *ἀπὸ τοῦ φύζα · ὄθεν ἄφυζαν Ἴωνες ἐκάλουν τὸν λέοντα*. Recopions schol. AT en rétablissant *λέγει* pour *φησιν*, nous obtenons:

]ϊκάν[ει · γράφεται ἰκηται. πε-
 φυζότ]ες · ὄθ[εν ἄφυζαν τὸν λέοντα
 Ἑσίοδ]ος λέ[γει ¹

A part le ζ final de *πεφυζότες* et celui de *Ἑσίοδος*, nous recouvrons exactement le texte du papyrus. Le scribe, nous le savons, était parfois négligent, mais on ne peut pas absolument se fier non plus à la transcription des éditeurs: dans ab, aisément identifiable à *schol. Gen. 474* suivi de la citation intégrale de *Φ 475-7*, nous avons relevé 8 *σαρκι* pour *σαρκὶ* et 10 *ησει* pour *ἀγκιστρ]ώσει[ς*, et dans les 14 premières lignes il y a 7 lettres pointées qui doivent être corrigées. Pour assurer encore notre identification, nous avons tenté de rétablir avant *ϊκάν[ει* les derniers mots de *schol. T 522*: *Ἀχι]λλ[έως* recouvre exactement la première ligne conservée. L'essentiel est déjà acquis, à savoir qu'Archiloque avait employé le mot *ἄφυζα*, suffisamment garanti par *schol. B Ἱωνες*. Les deux lignes qu'il s'agit encore de retrouver contenaient donc une citation lexicologique présentée à peu près ainsi: *[ἄφυζαν τὸν λέοντα Ἑσίοδ]ος λέγ[ει καὶ <οἱ?> Ἱωνες · citation ·]Ἀρχίλ[οχος*.

Audaces fortuna iuvat: le groupe *]ρκιτρ[*, déchiffré, par bonheur, avec exactitude, se développe en *σα]ρκὶ τρ[εφ...* qui apporte la solution cherchée. Les mots *ἄφυζα* (= *λέων*) et *σαρκὶ τρέφ(εσθαι)* nous renvoient en effet à Babrios 95, 90 (*λέων*) *σάρκας λαφύσσων*. Bergk avait déjà évoqué cette fable, celle du *Lion, du Cerf et du Renard*, à propos des fragments que Diehl a réunis plus tard sous les numéros 96 et 97². Voici les parallèles qui permettent de rétablir le texte d'Archiloque:

Babr. 95, 90ss. *λέων μὲν αὐτὸς εἶχε δαῖτα πανθοίνην, | σάρκας* (sic Athous: *ἔγκατα* Suid.) *λαφύσσων, μυελὸν ὀστέων πίνων, | καὶ σπλάγχνα δάπτων.*

Aesop. 200, 47s. *Chambry* ὁ μὲν λέων δεῖπνον εἶχε, πάντα τὰ ὀστᾶ καὶ μυελούς καὶ | ἔγκατα αὐτῆς καταπίνων.

Nous en retenons d'abord le verbe *πίνω* (*καταπίνω* est interdit par le mètre) qui recouvre partiellement 5 *]α πίν[ουσα*: les parallèles suggèrent la forme participiale, le présent est garanti par les premières lettres, le féminin par *ἄφυζα*. On obtient, par correspondance, *σα]ρκὶ τρ[εφομένη* qui ne peut être que le début d'un trimètre³; il faut donc reconstruire au moins un dimètre (96 et 97 imposent cette forme épodique) avant ces mots. Outre *ἄφυζα*, qu'il faut bien placer quelque part, la coïncidence du vocabulaire entre Babrios et Esope recommande encore *δεῖπνον* ou *δαῖτα ἔχειν, μυελὸν πίνειν, ὀστᾶ, ἔγκατα*; en voilà trop pour un dimètre: nous devons remonter à un premier trimètre dont l'hepthémimère ne peut tomber qu'avant *πίν[ουσα*. Ceci assuré, le reste est un jeu d'enfant:

¹ La position des marges est arbitraire, mais l'expérience montre que c'est la plus commode.

² Noter que *φύζα*, terme épique, se trouve dans la même fable, v. 41: hasard ou écho?

³ Sur la résolution de l'arsis et sa position par rapport à la césure cf. Archil. 19 et 22, 3.

τοῦ Ἀχι]λλ[έως ἢ παραβολή τοῦ πυρός ἐνέ-	schol. T 522
φηνεν.]ικάν[ει· γράφεται ἴκηται. πε-	schol. A 522
φυζότ]ες· ὄθ[εν ἄφυζαν τὸν λέοντα	schol. AT 528
Ἑσίοδ]ος λέγ[ει καὶ οἱ Ἴωνες· ἄφυζα δ' εἶχε	schol. B 528
5 δαῖτ]α πίν[ουσ' ὀστέων μυελόν τέ οἱ καὶ ἐγκά-	
των σα]ρκὶ τρ[εφομένη - υ - υ -	
υ-] Ἀρχίλ[οχος. ὀτρυνέων· τοῦ καιροῦ ἐ-	} schol. BT 530 ?
πείγον]τος κ[αὶ ὁ γέρον στρατηγεῖ ἐπὶ τῇ σωτη-	
ρία τῶν] φευ[γόντων	

Sur la position d'ὀστέων cf. 104, 3; μυελόν (Babr.) préférable à μυελούς (Aes.), sur la synizèse cf. Eur. *I.T.* 970 Ἐρινύων; καὶ ἐγκάτων est dicté par la nécessité d'une conjonction avant τρεφομένη et l'impossibilité de la placer à la fin du dimètre; τρεφομένη paraît plus sûr que τριδάκνω, τροφώδει ou τρυφηλῶ, quelle que soit la fin du vers.

On est toutefois surpris de la longueur excessive de la ligne 5 qui compte désormais 34 lettres: faut-il supposer dans τέ οἱ καὶ, qui n'est guère qu'un pis aller légèrement appuyé par αὐτῆς (Aes.), une abréviation ou une omission? Le papyrus a été copié sans grand soin et des exemples semblables ne manquent pas (voir le commentaire de Grenfell-Hunt); on relève d'ailleurs dans une même colonne des écarts de 20 à 28 lettres (XV, 10 et 21) qui pourraient justifier ici un dépassement. Mais surtout le fr. i nous livre par hasard quelques lignes de l'une des deux colonnes où a dû se trouver notre fragment, avec les vv. 512-513 accompagnés de leurs scholies: reconstituées avec un minimum de mots, les lignes les plus sûres comptent au moins 33 lettres et la ligne 3, perdue, en avait 4 de plus.

]σή μ' [ἄ-	σ[
λοχος· <οὔτως> πιθανολογεῖται· στυφέ]	λιξε δὲ	ν[
<λέγει>]ἔρις καὶ	α[
νεῖκος ἐτύχθη· νεῖκε' ἐτύχθη πληθοντ]	ικῶς	ε[
5 καὶ ἐφήπται ἀντὶ τοῦ ἐπισυνδέεται?]λητο	ἐξ[
		.[⁴

* * *

⁴ 1 σή μ' [: σην[pap.; 2 schol. TV 512 πιθανῶς καὶ αὐτὸν πιθανολογεῖται (Bekk.: -ποιεῖται mss.) διὰ τῆς ἀλόχου; στυφέ]λιξε:]μιξε pap., pas de schol. dans les mss.; 4 = schol. T (34 lettres), mais on peut aussi rétablir [νεῖκος ἐφήπται· τινὲς δὲ καὶ νεῖκεα πληθοντ]ικῶς qui est la fin de schol. B avec au moins 33 lettres si on supprime τινὲς δὲ; 5 début de schol. BT qui peut se compléter, en 37 lettres, par ἠῶ]ξεται. Si la transcription est fidèle, nous aurions conservé le bas d'une page, ce qui obligerait à placer le fr. e dans la colonne de droite; mais il est surprenant, et sans exemple, que cette colonne, au témoignage des éditeurs, compte une ligne de plus, et cela fait douter de leur exactitude.

Le fragment récupéré assure définitivement à Archiloque la fable du *Lion, du Cerf et du Renard*. Fort de cette certitude, nous nous croyons justifié à y placer encore quelques fragments identifiables par les imitations d'Esopé (A) et surtout de Babrius (B): leur exceptionnelle longueur et, chez Esopé, la persistance du discours direct font penser qu'elles dérivent toutes deux beaucoup plus immédiatement du texte d'Archiloque que les autres fables dont il a donné le sujet⁵.

Malade et ne pouvant plus se nourrir par ses propres moyens, le lion demande au renard de lui amener le cerf: il désire avidement se repaître de ce que sa chair offre de plus délicat, les entrailles et le cœur. S'étant mis en quête, le renard surprend le cerf folâtrant dans la forêt et l'aborde solennellement, fr. 46: *μετέρχομαι σε σύμβολον ποιευμένη* (var. *-μενος*; selon les scholies, *μετέρχομαι* équivaut ici à *προσέρχομαι* et *σύμβολον* à *φήμη*; cf. B 13 *χρηστῶν τ' ἄγγελος λόγων ἤκειν*). Le roi des animaux, dit-il, va mourir et se cherche un successeur; le porc est trop stupide, l'ours trop lourd, la panthère trop emportée, le tigre trop vaniteux, seul le cerf a les qualités requises: il est grand et fier, il vit longtemps, enfin sa corne élégante fait peur aux reptiles; qu'il soit donc le roi des *animaux de la montagne*. Archiloque employait ici *ὄρεσκοος* (fr. 186 A Edmonds), ce que B 25 adapte par *θηρίων ὄρειφοίτων*⁶. Sensible à la flatterie, le cerf se rend à l'ancre du lion. Celui-ci se précipite sur lui mais ne parvient à lui arracher que le bout de l'oreille, le cerf s'étant montré plus prompt. Sollicité une seconde fois par le lion, le renard découvre le cerf caché au plus profond de la forêt, pantelant, hors d'haleine et fort piteux. Nous attribuons à cette description le fr. 98 *πώσσουσαν ὥστε πέριδικα* (Ath. IX 388 F s. v. πέριδιξ) en faisant valoir l'exactitude de la comparaison; le renard dira plus loin *μηδ' ἐπτόησο* B 82 *μηδὲν πτοηθῆς* A 42 *ὡς πρόβατον* AB (cette comparaison, ainsi que l'accusatif *πώσσουσαν*, nous empêche de placer à cet endroit le fr. 98)⁷. Le cerf lui reproche sa fourberie et tente de l'éloigner mais le renard riposte en se moquant de sa poltronnerie pour stimuler son honneur; il lui rappelle sa naissance: *οὕτως ἀγεννῆς, φησι, καὶ φόβου πλήρης | πέφνκας* B 67 *οὕτως ἄνανδρος εἶ καὶ δειλή* A 36. Nous plaçons ici 188 Bgk. *πρός* qui pouvait être le nom sous lequel le renard apostrophait le cerf, selon Eustathe 711, 40 *λέγει δ' αὐτὸς⁸ καὶ τὰς πρόκας παρ' Ἀρχιλόχῳ ἐπὶ ἐλάφου τεθεῖσθαι, παρ' ᾧ καὶ τις διὰ δειλίαν προσωνομάσθη πρόσ*. Cette interpellation se complétait apparemment par le fr. 96 *χολήν γὰρ οὐκ ἔχεις ἐφ' ἥπατι* (Ath. III 107 F); Aristote écrit en effet H.A. 676 b 25

⁵ Nous espérons montrer ailleurs que le recueil des épodes, si imparfaitement reconstruit par Diehl, a survécu plus longtemps que les autres. Cela nous engage à supposer que les citations directes les plus tardives sont empruntées à ce recueil, et à les y replacer.

⁶ On est tenté de conjecturer *θηρίων ὄρεσκόων* pour Archiloque: *θηρίων* se trouve dans les autres fables (94, 3 et 81, 3) et *ὄρεσκόων* constitue excellemment la fin d'un trimètre tandis que le vers de Babrios s'y refuse.

⁷ Certes les nombreux extraits d'auteurs classiques qu'Athénée recopie de son lexique au mot *πέριδιξ* ne parlent du tremblement de la perdrix qu'à propos de l'accouplement et non de la peur; mais on peut admettre qu'Archiloque ne s'est servi de la comparaison qu'à cause de l'image qu'elle lui apportait.

⁸ Aristophane de Byzance selon Bergk; nous supposerions plus volontiers Suétone *περὶ βλασφημιῶν*.

τὰ μὲν γὰρ ὅλως οὐκ ἔχει χολήν, οἷον ... ἔλαφος καὶ πρόξ (cf. *ibid.* 506 a 20 – b 24) et *schol. T Hom. A 225 λέγεται καρδίαν μὴ ἔχειν τὸ ἐλάφιον· μᾶλλον δὲ χολήν οὐκ ἔχει ἐν τῷ ἥπατι περικειμένην ἢ ἔλαφος*. On peut imaginer un vers du genre de *πρόξ εἷς, χολήν γὰρ ... ου ὦ πρόξ, χολήν γὰρ ...* (cf. A var. b 24 *ὦ ἀνόητε, ἀνανδρε πασῶν ἐλάφων καὶ δειλή*). Ayant fait ainsi appel à sa noblesse, le renard explique au cerf que le lion n'avait voulu que lui pincer amicalement l'oreille et lui donner de paternels conseils, qu'il est furieux de sa fuite et qu'il songe à laisser son trône au loup (B 78, A 41; au singe selon A var. b 30). Il l'invite à se conduire selon sa naissance et à le suivre: fr. 97 *πάρελθε, γενναῖος γὰρ εἷς* (Ath. XIV 653 D *γενναῖα = εὐγενῆ*; parallèles: *ἀλλ' ἐλθὲ καὶ τὸ λοιπὸν ἴσθι γενναῖα* B 81 *ἀλλ' ἐλθὲ καὶ μηδὲν πτοηθῆς καὶ γενοῦ ὡς πρόβατον* A 42, cf. *supra*). Il promet solennellement qu'il ne lui arrivera rien: fr. 99 *ναὶ ναὶ μὰ μήκωνος χλοήν* (Suid. *ὄρκος ἐπὶ χλευασμῶ*; cf. *ὄμνημι γὰρ σοι <εἷς τὰ Α> φύλλα πάντα* B 83 A 43). Se laissant entraîner pour la seconde fois, le cerf pénètre dans l'antre du lion:

ἄφρζα δ' εἶχε δαῖτα πίνουσ' ὀστέων
 μυελόν τέ οἱ καὶ ἐγκάτων
 σαρκὶ τρεφομένη·

Mais le lion cherche vainement le cœur de sa victime: le renard s'en est emparé subrepticement et lui crie de loin: *αὕτη ἀληθῶς καρδίαν οὐκ εἶχεν· μὴ ἔτι ζήτει· ποίαν γὰρ καρδίαν αὕτη εἶχε, ἦτις δις εἰς οἶκον καὶ χειρας λέο τος εἰσηλθεν* A 52.

Il est bien connu que la fable primitive, *αἶνος*, sert toujours à illustrer, parfois en le masquant, un débat engagé entre des personnages réels. Et c'est aussi l'avantage de la fable, quand ses protagonistes sont connus, que de révéler de précieux secrets sur leur biographie. Les quelques fragments qui jalonnent d'un bout à l'autre cet *αἶνος*, dont les rédactions plus tardives nous ont conservé l'ensemble, nous autorisent donc à l'utiliser comme un témoignage sur la vie d'Archiloque, et le plus sûr puisqu'il émane de la main même du poète. Or quel est le sujet de la fable? Il s'agit de *choisir un roi*⁹ aux *animaux de la montagne*: une mystification est organisée par le *renard* pour proposer à cette dignité le plus *vaniteux*, mais aussi le plus *poltron* des candidats possibles, le *cerf*. En faisant appel à sa *haute naissance*, il le persuade de se rendre aux propositions qui lui sont faites: mal lui en prend puisqu'il laisse d'une part sa *peau* entre les dents du *lion*, d'autre part son *cœur* en pâture au renard.

Choisir un roi: nous avons la trace d'une fable au moins d'Archiloque qui traitait exactement ce sujet; c'est celle du *Singe qui veut devenir Roi*. On y voyait, semblait-il, un singe évincer des concurrents plus indignes encore que lui, dans un défilé de candidats assez semblable à celui qu'évoque le renard de notre fable; le chameau, son principal concurrent, se faisait chasser à coups de bâtons de la mon-

⁹ Nous mettons en italique les éléments de la fable qui seront analysés plus loin.

tagne: 127 Bgk. *ὄρέων ἀπεστύπαζον* (sic Et. Gen. A; cf. Aes. 307, 6). Mais à peine revêtu des insignes royaux, le singe se couvrait à son tour de ridicule en révélant par sa goinfrerie sa véritable nature. Reprenant un peu plus tard la fable à son dénouement, Archiloque montrait dans une autre épode (fr. 81 à 83; cf. A 39, B 81 et A 38c, B 130¹⁰) le singe vantant sa naissance au renard qui ne l'a pas abandonné dans sa déchéance; puis on le voyait pénétrer, sur le conseil de son rusé compagnon, dans un piège où un appât, trésor royal selon le renard (A 38c 5; cf. 133 Bgk. sans la correction), tente sa gloutonnerie: le piège se referme sur lui et le renard se gausse de son ambition. Les motifs traités dans ces deux apologues et la succession de leurs épisodes ressemblent étrangement à ce qu'on trouve dans la fable du *Cerf*¹¹. Cela permet-il d'identifier le cerf au singe? L'hypothèse rencontre une double objection: d'une part le défaut de gloutonnerie n'est pas reproché au cerf tandis qu'il l'est au singe (lire: à Périclès; cf. Aristid. or. II 380 qui se réfère à la seconde épode du type II, la nôtre, et Ath. I 7 F), d'autre part, dans la variante de la version ésopique, le singe lui-même est concurrent du cerf¹².

Un autre parallèle, également proposé par l'œuvre même d'Archiloque et dans un poème qui se réfère aussi à quelque dispute sur le choix d'un chef, nous paraît apporter une révélation à la fois plus exacte et plus inattendue sur l'identité du personnage principal; il s'agit du fr. 60:

*Ὁὐ φιλέω μέγαν στρατηγὸν οὐδὲ διαπεπλιγμένον
οὐδὲ βοστρύχοισι γαῦρον οὐδ' ὑπεξυρημένον·
ἀλλὰ μοι σμικρὸς τις εἶη καὶ περὶ κνήμιασ' ἰδεῖν¹³
ῥοικὸς, ἀσφαλέως βεβηκῶς ποσσί, καρδίης πλέος.*

Quel est en effet ce commandant en chef qui déplaît au poète? C'est un homme trop grand, aux jambes trop longues, trop fier de ses cheveux en accroche-cœur et rasé de trop près. Le fr. 59, qui paraît concerner le même personnage, se moque de cette boucle de cheveux pareille à une corne: *τὸν κερσπλάστην ἄειδε Γλαῦκον*. Et le cerf d'Esopé et de Babrios: il est grand, A 3 *τὴν ἔλαφον τὴν μεγίστην*, il est haut perché, A 13 *ὑψηλή ἐστι τὸ εἶδος*, il est vain de sa personne, B 21 *γαύρη μὲν εἶδος*, on peut le féliciter de sa corne, B 22 *κέρας δὲ φοβερόν πᾶσιν ἔρπετοῖς*

¹⁰ Sans entrer dans le détail, nous renvoyons à Huschke, Bergk, Crusius, Rh. Mus. 49 (1894), 299ss., Luria, Philol. 85 (1929/30), 1ss., Immisch. Sitzb. Heidelberg, 1930, 1ss.

¹¹ La répétition d'un motif au moins, celui de l'animal qui vante sa naissance – on se rappelle que la mère d'Archiloque était une esclave – nous paraît appuyer fortement l'attribution au poète de iamb. adesp. 33 *πατρόθεν ποροηκίδαι*, qui appartient à une fable du *Mulet qui se vante de sa naissance* (Babr. 62); attribution tentée déjà par Bergk et Crusius, au petit bonheur.

¹² L'autre version, appuyée par celle de Babrios, lui substitue le loup: cela nous paraît tardif. D'une part en effet B 130 utilise également le loup à la place du singe contre la tradition archiloquienne, d'autre part Archiloque lui-même s'est attribué le rôle honorable du loup dans un apologue du *Loup et du Chien* (B 99, Phaedr. III 7) garanti au moins par 122 Bgk. et 161 Bgk. Les fables latines dérivées de Babrios ou d'une autre version (Avian. 30 et *Fabulistes Latins* II 606 et III 502ss.) ont sauté ce motif et ne nous apprennent rien.

¹³ Ou *κνήμησ'*: le groupe *περὶ κνήμας* ne peut raisonnablement être considéré comme un tétrasyllabe au même titre que 56 A 1 *ἐμ πόντω* est trisyllabique, car *περὶ* n'est pas proclitique.

φύει. Mieux encore, le général que souhaiterait Archiloque doit avoir d'abord du cœur, et c'est ce qui manque à Glaucos: n'est-ce pas aussi ce qui fait le plus défaut au cerf, selon le mot qui termine la fable¹⁴? D'autres fragments nous apprennent que Glaucos a effectivement mené certaines expéditions guerrières et qu'il était d'ailleurs très lié avec le poète (13, Mon. Archil. IV 6, etc.), mais nous savons par Critias, Vors. B 44, que celui-ci traitait aussi mal ses amis que ses ennemis, de telle sorte que rien ne nous paraît empêcher que cet apologue, comme 59 et 60, soit dirigé contre ce personnage.

La personnalité du renard ne nous arrêtera pas longtemps: c'est Archiloque lui-même comme dans toutes les autres fables où cet animal joue un rôle¹⁵. Mais qui est le lion? Selon l'hypothèse la plus naturelle, celle qui semble donnée par la fable elle-même, il s'agirait du chef, de l'archonte dont on débat la succession. Mais alors que signifient la scène de carnage qui termine la mystification, cette inquiétante préférence du lion pour les morceaux plus tendres, pour la moelle, et ce curieux partage de la victime avec le renard, et même la mystification du lion? Une hypothèse toute différente nous paraît plus satisfaisante. Ici encore nous aurons recours à un parallèle chez Archiloque, en l'espèce une fable encore inaperçue, à notre connaissance¹⁶, le *Lion vieillissant et le Renard*. Placée probablement vers la fin de la première partie du recueil alexandrin des épodes, elle n'a laissé que peu de traces, trois citations. Voici, sous une forme simplifiée, le principe de notre restitution, étant entendu que l'ensemble se lit dans Aes. 197 c, Babr. 103 et Phaedr. Imit. II 142 H:

137 Bgk. φθειρωσι μοχθίζοντα	}	Lucil. XXX 1 M: 980 <i>leonem / aegrotum ac lassum ...</i> 982 <i>tristem, et corruptum scabie, et porriginis plenum ...</i> 983 <i>inluyies scabies oculos huic deque petigo / conscendere.</i>
100 ἔμπλην ἐμεῦ τε κῆφ' ὁδοῦ ¹⁷	}	Aes. 197 a 7 ἀλώπηξ ... σῆσα ἄποθεν τοῦ σπηλαίου ... Lucil. 985 <i>deducta tunc voce leo: cur tu ipsa venire / non vis huc ...</i> B. Lefèvre, <i>Une version syriaque des fables d'Esopé</i> , Paris 1941, p. 57: <i>Pourquoi ne t'approches-tu pas près de moi et n'entres-tu pas dans la caverne?</i>

¹⁴ G. Pasquali, *Terze Pagine Stravaganti*, 164, cite 60 comme l'exemple d'un portrait où les traits physiques doivent révéler le caractère: le choix du cerf, pour représenter un bellâtre ambitieux, ne procède-t-il pas de la même sûre intuition physiognomonique?

¹⁵ Sauf quand, hérisson, il est plus malin que le goupil (fr. 103, simple citation et non fable): on trouvera un intéressant démarquage de ce fragment et du poème qui l'a contenu dans deux épodes jumelles, Hor. 6 et Verg. *catal.* 13. Bowra, *Class. Quart.* 34 (1940), 26ss., s'y est trompé.

¹⁶ E. Chambry, dans l'introduction de son édition mineure d'Esopé, p. XXV, écrit cependant: «(La fable) du *Lion vieillissant et du Renard* semble déjà connue d'Archiloque et de Solon.» En l'absence de toute référence, nous nous permettons de croire qu'il faisait allusion à la fable du *Lion, du Cerf et du Renard*; en effet le vers susceptible de suggérer cette attribution, le fr. 100, ne bénéficie encore dans aucune édition de la conjecture qui nous a permis de déceler la fable. Il est véritable, en revanche, que Solon 8 y fait une allusion précise. Nous n'avons pu prendre connaissance de l'étude de S. Simon sur Horace et Esopé, *Egyptemes Philol.*, 1939, 1-15.

¹⁷ Nous avons restitué κῆφ' ὁδοῦ (καὶ ἐφόλον schol. Nicandr. καὶ φίλον Ap. Soph.) en pensant que le second complément indiquait au lexicographe et surtout à ses lecteurs le sens particulier de ἔμπλην: le renard se tient à l'extérieur de la caverne, sur la route où il peut voir encore les traces des animaux moins malins que lui. Diehl et Viljoen avaient déjà proposé κᾶ- ou κῆφοδου.

197 Bgk. φλύος (?)

{ Babr. 103, 15 Δεῦρο, γλυκεῖα, καί με ποικίλοις μύθοις /
παρηγόρησον.

La situation est presque identique à celle de la fable qui nous occupe : durement atteint par la vieillesse, le lion fait savoir qu'il gît, malade, dans sa caverne. Se laissant prendre à ses paroles, les animaux vont lui faire visite, de telle sorte qu'il n'a plus à chasser pour les dévorer. Seul le renard se tient à l'écart et, quand même le lion adoucit sa voix pour le séduire, il ne cède pas, faisant observer que si toutes les traces de pas se dirigent à l'intérieur de la caverne, aucune ne paraît en ressortir. Se référant à cette fable en rappelant sa conclusion, Solon 8, 6–8 nous apprend que ce sont les vaniteux qui se laissent prendre aux paroles cauteleuses : n'est-ce pas qu'Archiloque avait placé dans le défilé des animaux qui se rendent chez le lion une figure semblable à celle du cerf, ou encore que son apologue était considéré comme faisant exactement suite à celui qui nous occupe, comme celui du *Singe et du Renard* fait suite à celui du *Singe qui veut être Roi* ? Tombée plus tard, mais encore avant Platon (*Alcib.* I 123 A), dans le recueil ésopique et amalgamée à la légende d'Esopé, cette fable a toujours été reprise sous la forme très abrégée que nous lui connaissons ordinairement ; la version de Lucilius en revanche, dont Marx, *Lucilii Carmina*, II 320, avait déjà remarqué le développement, est si bien dans le style d'Archiloque que nous estimons qu'on peut la considérer comme directement adaptée de l'épode.

Or qui Lucilius peint-il sous les traits du lion vieux et malade ? La suite de la satire montre qu'il s'agit d'une femme qui cherche à séduire, au moyen de charmes tant soit peu rafraîchis (990 ss.), celui qui avait été autrefois son époux ou son amant et depuis a cherché fortune sur les mers lointaines (996–1000) ; elle l'a, bien entendu, trompé avec tout le monde, malgré le v. 997 : *iuratum se uni, cui sit data deque dicata ...*¹⁸. Le parallèle de ce récit satirique avec l'apologue qui le précède est assuré chez Lucilius par la correspondance des vv. 985 *deducta tunc voce leo: cur tu ipsa venire / non vis huc ...* et 1005s. *quid quaerimus? acri / inductum cantu, custoditum ...* Il y en a une preuve secondaire : Horace, *epist.* I 1, 70ss. cite la fin de la fable de Lucilius après une réflexion dont le ton, sinon le sujet, imite celui d'une élégie amoureuse. Nous voilà donc renseignés sur le sens de la fable d'Archiloque ; nous en tenons même une confirmation directe : Catulle, utilisant l'image des traces qui conduisent à la caverne, ou son équivalent éventuel dans l'autre partie de l'épode, écrit de Lesbia, 58, 4s. *nunc in quadriviis et angiportis / glubit magnanimos Remi nepotes*. Jacobs déjà avait vu dans le dernier vers l'adaptation de 124 Bgk. *πάντ' ἄνδρ' ἀποσκολύπτει* : ce fragment doit donc être replacé à la fin de l'épode ; il nous paraît aussi donner l'interprétation que réclament, dans la fable du *Cerf*, les singulières gourmandises du lion. Le roi des animaux déchu est une ancienne amie du poète qui a sombré dans la débauche,

¹⁸ L'interprétation de Marx est légèrement différente dans le détail, mais pas dans l'essentiel. Nous n'avons pas fait état d'un certain nombre de vers sur le retour du mari et sur les occupations de la femme : ils n'apportent ni n'enlèvent rien à la signification de l'apologue.

un carrefour, un coupe-gorge où aboutissent toutes les pistes, une *Πασοφίλη* qui, vieille, ne trouve plus de victimes¹⁹.

Nous trouvons une solide confirmation de cette interprétation dans un autre poème d'Archiloque qui, par un hasard heureux, a passé intégralement dans une épode d'Horace. Il s'agit de la fameuse épode 12, composée sur un mètre archiloquien très rare, par laquelle Horace refuse de se plier aux caprices d'une vieille femme amoureuse. On a souvent, depuis Leo, *De Horatio et Archilocho* (Gött. Progr. 1900) tenté de rapprocher cette œuvre singulière des débris de celle d'Archiloque, mais jusqu'à présent sans résultat tangible. Nous croyons néanmoins que la chose est possible. On connaît avec une certitude absolue le deuxième vers de l'épode d'Archiloque qui a servi de modèle métrique à Horace: 105 *φανόμενον κακὸν οἴκαδ' ἄγεσθαι*; n'est-ce pas aussi le modèle textuel, sinon littéral, des vv. 2 et 3 de l'épode d'Horace: *munera quid mihi quidve tabellas / mittis?* Appartenant au même rythme, 171 Bgk. *ἀπαλὸν κέρας* est traduit par v. 8 *pene soluto*, et plus loin 169 Bgk. *κέαται [δ'] ἐν ἴπω*, ou *δ' ἐν ἰπῶ* (mss. var.), est devenu, dans une tournure plus alexandrine, v. 21 *muricibus Tyriis iteratae vellera lanae*²⁰. Mieux encore, la chute nous ramène tout droit, après ce long détour, à la fable du *Lion, du Cerf et du Renard*:

O ego non felix, quam tu fugis, ut pavet acris
agna lupos capreaeque leones.

Il reste un point à éclaircir: que signifie la fin de la fable où Archiloque se repaît du cœur de son ennemi? Dans un remarquable article paru dans *Amer. Journ. of Phil.* 46 (1925), 101–127, *Archilochus and his victims*, Hendrickson a montré que la légende qui s'est créée sur la mort violente de *Lycambès* et de sa fille a sa source dans les malédictions, *ἀραί*, qu'on pouvait trouver dans les poèmes publiés contre eux. Appuyées par les dieux, ces malédictions devaient, aux yeux d'un peuple anxieux et dévot, avoir été suivies d'un châtement terrible. Les dieux ne paraissent pas avoir été invoqués ici par Archiloque; mais n'y a-t-il pas dans ce symbole d'un cœur que l'on dévore une menace à peine moins redoutable qu'une *desixio*? Il n'est

¹⁹ Dans l'hypothèse extrême, cette vieille pourrait être Néoboulé, avec une intentionnelle déformation de son âge: *Luc. amor.* 3 *τὴν φωνὴν δ' ἴσην τῇ Ανκάμβου θυγατρὶ λεπτόν ἐφηδύνων ἀπ' αὐτοῦ τοῦ σχήματος* ...; nous restituons un peu différemment de Wilamowitz *φωνὴν ἐφηδύνουσα λεπτόν* qui correspondrait dans la fable à *Babr.* 103, 5 *φωνὴν βαρεῖαν προσποιητὰ λεπτόνων*. La similitude des situations chez Lucilius et Catulle n'est pas moins frappante que cette analogie.

²⁰ Anticipant ici sur une publication ultérieure des fragments d'Archiloque, nous affirmons pouvoir appuyer ces parallèles par une analogie exacte dans l'épode 11 où nous ajoutons cinq fragments aux deux vers qu'Immisch, *Philol.* 49 (1890), 196ss. y avait ingénieusement placés, sans voir cependant qu'il fallait les joindre dans l'ordre inverse. F. Olivier, *Les Epodes d'Horace* (Lausanne/Paris 1917), 126 s., refusait, après Kiessling, d'admettre dans cette pièce la main d'Archiloque, et pourtant nul n'a mieux distingué que lui ce qu'Horace doit à son modèle. C'est qu'aussi l'édition de Bergk contient une telle masse d'erreurs qu'il est difficile d'y trouver ce qu'on y cherche. Un simple exemple: 135, *ἀ εἰδ' εἰς τε θύρας*, avec la correction qu'exige le mètre et en dépit des combinaisons de Bast-Schaefer, *Greg. Cor.* 245s., qui ne peuvent expliquer que l'erreur d'Alde Manuce interpolant Suidas, est exactement *Hor. ep.* 11, 20s., *ferebar (incerto pede) / ad (non amicos,) heu, (mihi) postis et, heu ...*

d'ailleurs pas besoin de supposer qu'Archiloque ait prêté à cette forme d'attaque une valeur magique: on peut n'y voir qu'un assaut camouflé, que la poétisation d'un sentiment de vengeance, et c'est déjà très brutal. La fable de *l'Aigle et du Renard*, qui sert d'*αἴτιος*, dans la première épode du recueil, aux imprécations contre Lycambès, avait le même dénouement: tombés du nid à la suite d'un concours de circonstances où il fallait voir l'intervention de Zeus, les petits de l'aigle étaient dévorés par le renard. Pour le Cerf, c'est la vieille débauchée qui a sa peau, mais c'est Archiloque qui accomplit l'ultime vengeance.

L'association des deux comparses reste surprenante; nous n'y avons pas trouvé d'explication satisfaisante. Faut-il la prendre au pied de la lettre et supposer une machination concertée contre Glaucos, en faisant valoir par Hor. *ep.* 12 qu'Archiloque est plus ou moins acoquiné à cette harpie? Faut-il insister sur le fait que le renard n'a pas absolument partie liée avec le lion, puisqu'il se sépare de lui et le berne à son tour à la fin de l'affaire? Faut-il simplement laisser à la liberté du poète une combinaison nécessaire à l'apologue et dépourvue d'appui dans la réalité? Nous aimerions garder cette dernière solution, mais la poésie d'Archiloque s'avère partout si exacte, si immédiate, si transparente, que nous hésitons à y admettre le moindre artifice. Au reste le sujet de la fable comprend de toute façon un pacte momentané entre deux ennemis, le lion et le renard, ce qui exclut une solution facile au problème de leur identification, quels que soient les personnages qu'ils représentent. Aussi ne croyons-nous pas, parce que l'ultime réponse se dérobe, que le système entier de notre interprétation en soit compromis: la riche complexité de la fable sur laquelle il s'appuie lui assure en effet cette grande force de faire apparaître entre des poèmes qu'on pouvait croire auparavant autonomes un jeu si serré d'interférences de toute sorte que le monde vibrant des épodes s'en trouve enfin cerné.

Post-Scriptum: à propos de Sappho, ostr. 5

Dans le but d'assouplir l'articulation du poème – encore dure – en son point le plus délicat, nous aimerions proposer la lecture suivante (v. 5):

δεῦρό μ' αἰ Κρήτε(σ)σιν [ἔβας ἔ]ναυλον

αἰ: -ε ostr. cf. l. 8 πεισ (παῖς); *αἰ ποτα* Sa. 1, 5, mais *αἰ* nu Sa. 10 (25, 17?) dans le même emploi (Brugm.-Th. 616 inf. p.). -εσσιν: -εσι ν ostr.; angle d'ouverture et orientation du σ cf. l. 4 αλωσσ, etc.; l'ι est simplement collé à l'horizontale du σ comme l. 7 κελατι, 8 κισκι, etc., d'où π Pfeiffer.

La structure de l'ode s'apparente ainsi étroitement à celle de Sa. 1, avec une *pars media* qui comprend les str. 2-4 (ponctuez 8 λιβανώτω): les séquences 1, 5 τυῖδ' ἔλθ(ε), αἰ ποτα ... 7 πάτρος δὲ δόμον ... 9 κάλοι δὲ ... 13 αἶψα δ(ἐ) ... σὺ δὲ ... 25 ἔλθε μοι καὶ νῦν et ostr. 5 δεῦρό μ(οι), αἰ Κρήτεσσιν ... 6 ὅππ[α δὴ] ... 9 ἐν δ(ἐ) ... 13 ἐν δὲ ... 17 ἐνθα δὴ σὺ ..., l'une chronologique, l'autre «topologique», se correspondent jusque dans leurs antithèses, leurs répétitions et leurs ruptures. Même transparence, aussi, du présent dans l'alibi de la vision: on pourrait parler, au sens le plus noble, de *σχήμα σαπφικόν*.